ACADÉMIE
DE VERSAILLES
Liberté
Égalité
Fraternité

ÉPREUVE ORALE ANTICIPÉE DE FRANÇAIS : LISTE DES OEUVRES SESSION 2023

Établissement : LYCÉE MARGUERITE YOURCENAR
Adresse : 62, rue des Édouets, 91420 MORANGIS

Voie générale **Classe : Première G2**

Nom du professeur de lettres de la classe : M. ARCHIMBAUD
Nom et prénom du candidat :

Œuvre choisie par le candidat
pour la seconde partie de l'épreuve (*Auteur, titre, date, édition***) :**

<table>
<tr><td colspan="2">OBJET D'ETUDE :

Quête du sens et langage poétique dans la poésie du XIXe siècle au XXIe siècle

Œuvre intégrale : Baudelaire, Les Fleurs du Mal (1857-1861)
Parcours associé : Alchimie poétique : la boue et l'or.</td></tr>
<tr><td colspan="2">1ère partie de l'épreuve : explication linéaire et question de grammaire</td></tr>
<tr><td>Textes de l'œuvre intégrale

Classicolycée n°21</td><td>1- L.A. 1 Spleen et Idéal, IV, « Correspondances » p. 26
2- L.A. 2 Spleen et Idéal, XXII, « Parfum exotique » p. 47
3- L.A. 3 Spleen et Idéal, XXIX, « Une charogne » p. 55
4- L.A. 4 Spleen et Idéal, LIII, « Harmonie du soir » p. 77
5- L.A. 5 Spleen et Idéal, LXXVIII, « Spleen (4) » p. 115</td></tr>
<tr><td colspan="2">2ème partie de l'épreuve : entretien</td></tr>
<tr><td>Lectures cursives proposées</td><td>Alcools (1913) de Guillaume Apollinaire (1783-1842)

Les Contemplations (1856), Livres I à IV de Victor Hugo (1802-1885)</td></tr>
</table>

<table>
<tr><td colspan="2">OBJET D'ÉTUDE :

Le roman et le récit du Moyen Âge au XXIe siècle

Œuvre intégrale : Abbé Prévost, Manon Lescaut (1731)
Parcours associé : personnages en marge, plaisirs du romanesque.</td></tr>
<tr><td colspan="2">1ère partie de l’épreuve : explication linéaire et question de grammaire</td></tr>
<tr><td>Textes de l’œuvre intégrale

Classicolycée n°23</td><td>L.A. 6 Première partie de « Nous nous assîmes (…) à « un seul de tes regards. » (Lignes 900 à 926), p. 52
L.A. 7 Première partie de « J’aperçus les clefs (…) à « sans avoir un grand étonnement. » (Lignes 2229 à 2259), pp. 97-98
L.A. 8 Seconde partie de « N’exigez point de moi (…) à « j’attendis la mort avec impatience. » (Lignes 2169 à 2202), pp. 197-198</td></tr>
<tr><td></td><td>L.A. 9 « Dantès étourdi (…) à « le falot avait disparu. » Alexandre Dumas, Le Comte de Monte-Cristo, I, 21, 1844.
L.A. 10 de « Alors, il la prit dans ses bras (…) à « dans l’église montagneuse. » Albert Cohen, Belle du Seigneur, 1968.</td></tr>
<tr><td colspan="2">2ème partie de l’épreuve : entretien</td></tr>
<tr><td>Lectures cursives proposées</td><td>Alain-René Lesage, Gil Blas de Santillane,1717-1735 ; Pierre Choderlos de Laclos, Les Liaisons dangereuses,1782 ; Stendhal, La Chartreuse de Parme, 1839 ; Alexandre Dumas fils, La Dame aux Camélias, 1848.</td></tr>
</table>

<table>
<tr><td colspan="2">OBJET D'ÉTUDE :
La littérature d’idées du XVIe siècle au XVIIIe siècle
Œuvre intégrale : Rabelais, Gargantua, (1534)
Parcours associé : Parcours : « Rire et savoir »</td></tr>
<tr><td colspan="2">1ère partie de l’épreuve : explication linéaire et question de grammaire</td></tr>
<tr><td>Textes de l’œuvre intégrale
Classicolycée n°183</td><td>1- L.A. 11 « Prologue », Gargantua, pp. 20-22
2- L.A. 12 « La deuxième éducation », Gargantua, chapitre 23, pp. 102-103
3- L.A. 13 « L’abbaye de Thélème », Gargantua, chapitre 57, pp. 208-209</td></tr>
<tr><td>Textes du parcours associé
Cahier Bordas</td><td>1- L.A. 14 Voltaire, Candide, chapitre 3, 1759.
2- L.A. 15 Montaigne, Essais, II ; « Des livres », 10 (1580), traduit en français moderne par Guy de Pernon.</td></tr>
<tr><td colspan="2">2ème partie de l’épreuve : entretien</td></tr>
<tr><td>Lectures cursives proposées</td><td>Chrétien de Troyes, Yvain ou le Chevalier au lion, XIIIe siècle ; Jonathan Swift, Les Voyages de Gulliver, 1721 ; Voltaire, Micromégas, 1752 ; Roy Lewis, Pourquoi j’ai mangé mon père, 1960.</td></tr>
</table>

<table>
<tr><td colspan="2">OBJET D'ÉTUDE : Le théâtre du XVIIe siècle au XXIe siècle
Œuvre intégrale : Marivaux, Les Fausses confidences (1793)

Parcours associé : théâtre et stratagème</td></tr>
<tr><td colspan="2">1ère partie de l’épreuve : explication linéaire et question de grammaire</td></tr>
<tr><td>Textes de l’œuvre intégrale

Edition au choix</td><td>1- L.A. 16 Les Fausses confidences (1793), Acte I, scène 14
2- L.A. 17 Les Fausses confidences (1793), Acte II, scène 13
3- L.A. 18 Les Fausses confidences (1793), Acte III, scène 12</td></tr>
<tr><td>Textes du parcours associé
Cahier Bordas</td><td>1. L.A. 19 Racine, Bajazet (1671), Acte IV, scène 3.
2. L.A. 20 Roblès, Montserrat (1948), Acte III, scène 7.</td></tr>
<tr><td colspan="2">2ème partie de l’épreuve : entretien</td></tr>
<tr><td>Lectures cursives proposées</td><td>Molière, Les Fourberies de Scapin,1671 ; Alfred de Musset, On ne badine pas avec l’amour,1834 ; Edmond Rostand, Cyrano de Bergerac, 1897 ; Jean Anouilh, La Répétition ou l’amour puni, 1950.</td></tr>
</table>

Nom et signature du proviseur : Nom et signature du professeur :

Explication linéaire 1

Correspondances

La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

II est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,
— Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,

Ayant l'expansion des choses infinies,
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.

Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*

Explication linéaire 2

Parfum exotique

Quand, les deux yeux fermés, en un soir chaud d'automne,
Je respire l'odeur de ton sein chaleureux,
Je vois se dérouler des rivages heureux
Qu'éblouissent les feux d'un soleil monotone ;

Une île paresseuse où la nature donne
Des arbres singuliers et des fruits savoureux ;
Des hommes dont le corps est mince et vigoureux,
Et des femmes dont l'œil par sa franchise étonne.

Guidé par ton odeur vers de charmants climats,
Je vois un port rempli de voiles et de mâts
Encor tout fatigués par la vague marine,

Pendant que le parfum des verts tamariniers,
Qui circule dans l'air et m'enfle la narine,
Se mêle dans mon âme au chant des mariniers.

Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*

Explication linéaire 3

Une charogne

Rappelez-vous l'objet que nous vîmes, mon âme,
Ce beau matin d'été si doux :
Au détour d'un sentier une charogne infâme
Sur un lit semé de cailloux,

(...)

Derrière les rochers une chienne inquiète
Nous regardait d'un œil fâché,
Épiant le moment de reprendre au squelette
Le morceau qu'elle avait lâché.

– Et pourtant vous serez semblable à cette ordure,
A cette horrible infection,
Etoile de mes yeux, soleil de ma nature,
Vous, mon ange et ma passion !

Oui ! telle vous serez, ô la reine des grâces,
Après les derniers sacrements,
Quand vous irez, sous l'herbe et les floraisons grasses,
Moisir parmi les ossements.

Alors, ô ma beauté ! dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers,
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
De mes amours décomposés !

Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*

Explication linéaire 4

Harmonie du soir

Voici venir les temps où vibrant sur sa tige,
Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ;
Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir ;
Valse mélancolique et langoureux vertige !

Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ;
Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige ;
Valse mélancolique et langoureux vertige !
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir.

Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige,
Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir !
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir ;
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige.

Un cœur tendre qui hait le néant vaste et noir,
Du passé lumineux recueille tout vestige !
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige...
Ton souvenir en moi luit comme un ostensoir !

Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*

Explication linéaire 5

Spleen

Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle
Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis,
Et que de l'horizon embrassant tout le cercle
Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits ;

Quand la terre est changée en un cachot humide,
Où l'Espérance, comme une chauve-souris,
S'en va battant les murs de son aile timide
Et se cognant la tête à des plafonds pourris ;

Quand la pluie étalant ses immenses traînées
D'une vaste prison imite les barreaux,
Et qu'un peuple muet d'infâmes araignées
Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux,

Des cloches tout à coup sautent avec furie
Et lancent vers le ciel un affreux hurlement,
Ainsi que des esprits errants et sans patrie
Qui se mettent à geindre opiniâtrement.

- Et de longs corbillards, sans tambours ni musique,
Défilent lentement dans mon âme ; l'Espoir,
Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,
Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.

Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*

Explication linéaire 6

Abbé Prévost, *Manon Lescaut,* 1753

Les retrouvailles au parloir de Saint-Sulpice

Nous nous assîmes l'un près de l'autre. Je pris ses mains dans les miennes. Ah ! Manon, lui dis-je en la regardant d'un œil triste, je ne m'étais pas attendu à la noire trahison dont vous avez payé mon amour. Il vous était bien facile de tromper un cœur dont vous étiez la souveraine absolue, et qui mettait toute sa félicité à vous plaire et à vous obéir. Dites-moi maintenant si vous en avez trouvé d'aussi tendres et d'aussi soumis. Non, non, la Nature n'en fait guère de la même trempe que le mien. Dites-moi, du moins, si vous l'avez quelquefois regretté. Quel fond dois-je faire sur ce retour de bonté qui vous ramène aujourd'hui pour le consoler ? Je ne vois que trop que vous êtes plus charmante que jamais ; mais au nom de toutes les peines que j'ai souffertes pour vous, belle Manon, dites-moi si vous serez plus fidèle.

Elle me répondit des choses si touchantes sur son repentir, et elle s'engagea à la fidélité par tant de protestations et de serments, qu'elle m'attendrit à un degré inexprimable. Chère Manon ! lui dis-je, avec un mélange profane d'expressions amoureuses et théologiques, tu es trop adorable pour une créature. Je me sens le cœur emporté par une délectation victorieuse. Tout ce qu'on dit de la liberté à Saint-Sulpice est une chimère. Je vais perdre ma fortune et ma réputation pour toi, je le prévois bien ; je lis ma destinée dans tes beaux yeux ; mais de quelles pertes ne serai-je pas consolé par ton amour ! Les faveurs de la fortune ne me touchent point ; la gloire me paraît une fumée ; tous mes projets de vie ecclésiastique étaient de folles imaginations ; enfin tous les biens différents de ceux que j'espère avec toi sont des biens méprisables, puisqu'ils ne sauraient tenir un moment, dans mon cœur, contre un seul de tes regards.

Explication linéaire 7

Abbé Prévost, *Manon Lescaut,* 1753

L'évasion de Saint-Lazare

J'aperçus les clefs qui étaient sur sa table. Je les pris et je le priai de me suivre, en faisant le moins de bruit qu'il pourrait. Il fut obligé de s'y résoudre. À mesure que nous avancions et qu'il ouvrait une porte, il me répétait avec un soupir : Ah ! mon fils, ah ! qui l'aurait cru ? Point de bruit, mon Père, répétais-je de mon côté à tout moment. Enfin nous arrivâmes à une espèce de barrière, qui est avant la grande porte de la rue. Je me croyais déjà libre, et j'étais derrière le Père, avec ma chandelle dans une main et mon pistolet dans l'autre. Pendant qu'il s'empressait d'ouvrir, un domestique, qui couchait dans une petite chambre voisine, entendant le bruit de quelques verrous, se lève et met la tête à sa porte. Le bon Père le crut apparemment capable de m'arrêter. Il lui ordonna, avec beaucoup d'imprudence, de venir à son secours. C'était un puissant coquin, qui s'élança sur moi sans balancer. Je ne le marchandai point ; je lui lâchai le coup au milieu de la poitrine. Voilà de quoi vous êtes cause, mon Père, dis-je assez fièrement à mon guide. Mais que cela ne vous empêche point d'achever, ajoutai-je en le poussant vers la dernière porte. Il n'osa refuser de l'ouvrir. Je sortis heureusement et je trouvai, à quatre pas, Lescaut qui m'attendait avec deux amis, suivant sa promesse.

Nous nous éloignâmes. Lescaut me demanda s'il n'avait pas entendu tirer un pistolet. C'est votre faute, lui dis-je ; pourquoi me l'apportiez-vous chargé ? Cependant je le remerciai d'avoir eu cette précaution, sans laquelle j'étais sans doute à Saint-Lazare pour longtemps. Nous allâmes passer la nuit chez un traiteur, où je me remis un peu de la mauvaise chère que j'avais faite depuis près de trois mois. Je ne pus néanmoins m'y livrer au plaisir. Je souffrais mortellement dans Manon. Il faut la délivrer, dis-je à mes trois amis. Je n'ai souhaité la liberté que dans cette vue. Je vous demande le secours de votre adresse ; pour moi, j'y emploierai jusqu'à ma vie.

Explication linéaire 8

Abbé Prévost, *Manon Lescaut,* 1753

La mort et l'enterrement de Manon

N'exigez point de moi que je vous décrive mes sentiments, ni que je vous rapporte ses dernières expressions. Je la perdis ; je reçus d'elle des marques d'amour, au moment même qu'elle expirait. C'est tout ce que j'ai la force de vous apprendre de ce fatal et déplorable événement.

Mon âme ne suivit pas la sienne. Le Ciel ne me trouva point, sans doute, assez rigoureusement puni. Il a voulu que j'aie traîné, depuis, une vie languissante et misérable. Je renonce volontairement à la mener jamais plus heureuse.

Je demeurai plus de vingt-quatre heures la bouche attachée sur le visage et sur les mains de ma chère Manon. Mon dessein était d'y mourir ; mais je fis réflexion au commencement du second jour, que son corps serait exposé, après mon trépas, à devenir la pâture des bêtes sauvages. Je formai la résolution de l'enterrer et d'attendre la mort sur sa fosse. J'étais déjà si proche de ma fin, par l'affaiblissement que le jeûne et la douleur m'avaient causé, que j'eus besoin de quantité d'efforts pour me tenir debout. Je fus obligé de recourir aux liqueurs que j'avais apportées. Elles me rendirent autant de force qu'il en fallait pour le triste office que j'allais exécuter. Il ne m'était pas difficile d'ouvrir la terre, dans le lieu où je me trouvais. C'était une campagne couverte de sable. Je rompis mon épée, pour m'en servir à creuser, mais j'en tirai moins de secours que de mes mains. J'ouvris une large fosse. J'y plaçai l'idole de mon cœur, après avoir pris soin de l'envelopper de tous mes habits pour empêcher le sable de la toucher. Je ne la mis dans cet état qu'après l'avoir embrassée mille fois, avec toute l'ardeur du plus parfait amour. Je m'assis encore près d'elle. Je la considérai longtemps. Je ne pouvais me résoudre à fermer la fosse. Enfin, mes forces recommençant à s'affaiblir, et craignant d'en manquer tout à fait avant la fin de mon entreprise, j'ensevelis pour toujours dans le sein de la terre ce qu'elle avait porté de plus parfait et de plus aimable. Je me couchai ensuite sur la fosse, le visage tourné vers le sable, et fermant les yeux avec le dessein de ne les ouvrir jamais, j'invoquai le secours du Ciel et j'attendis la mort avec impatience.

Explication linéaire 9

Alexandre Dumas, *Le Comte de Monte-Cristo,* I, 21, 1844

L'ÎLE DE TIBOULEN.

Dantès étourdi, presque suffoqué, eut cependant la présence d'esprit de retenir son haleine, et, comme sa main droite, ainsi que nous l'avons dit, préparé qu'il était à toutes les chances, tenait son couteau tout ouvert, il éventra rapidement le sac, sortit le bras, puis la tête ; mais alors, malgré ses mouvements pour soulever le boulet, il continua de se sentir entraîné ; alors il se cambra, cherchant la corde qui liait ses jambes, et, par un effort suprême, il la trancha précisément au moment où il suffoquait ; alors, donnant un vigoureux coup de pied, il remonta libre à la surface de la mer, tandis que le boulet entraînait dans ses profondeurs inconnues le tissu grossier qui avait failli devenir son linceul.

Dantès ne prit que le temps de respirer, et replongea une seconde fois ; car la première précaution qu'il devait prendre était d'éviter les regards.

Lorsqu'il reparut pour la seconde fois, il était déjà à cinquante pas au moins du lieu de sa chute ; il vit au-dessus de sa tête un ciel noir et tempétueux, à la surface duquel le vent balayait quelques nuages rapides, découvrant parfois un petit coin d'azur rehaussé d'une étoile ; devant lui s'étendait la plaine sombre et mugissante, dont les vagues commençaient à bouillonner comme à l'approche d'une tempête, tandis que derrière lui, plus noir que la mer, plus noir que le ciel, montait, comme un fantôme menaçant, le géant de granit, dont la pointe sombre semblait un bras étendu pour ressaisir sa proie ; sur la roche la plus haute était un falot éclairant deux ombres.

Il lui sembla que ces deux ombres se penchaient sur la mer avec inquiétude ; en effet, ces étranges fossoyeurs devaient avoir entendu le cri qu'il avait jeté en traversant l'espace. Dantès plongea donc de nouveau, et fit un trajet assez long entre deux eaux ; cette manœuvre lui était jadis familière, et attirait d'ordinaire autour de lui, dans l'anse du Pharo, de nombreux admirateurs, lesquels l'avaient proclamé bien souvent le plus habile nageur de Marseille.

Lorsqu'il revint à la surface de la mer le falot avait disparu.

Explication linéaire 10

Albert Cohen, *Belle du Seigneur*, 1968

Alors, il la prit dans ses bras, et il la serra, et il baisa les longs cils recourbés, et c'était le premier soir, et il la serrait de tout son amour mortel. Encore, disait-elle, serre-moi encore, serre-moi plus fort. Oh, elle avait besoin de son amour, en voulait vite en voulait beaucoup, car la porte allait s'ouvrir, et elle se serrait contre lui, voulait le sentir, le serrait de toutes ses mortelles forces. À voix basse et fiévreuse, elle lui demandait s'ils se retrouveraient après, là-bas, et elle souriait que oui, ils se retrouveraient là-bas, souriait avec un peu de salive moussant au bord des lèvres, souriait qu'ils seraient toujours ensemble là-bas, et rien que l'amour vrai, l'amour vrai là-bas, et la salive maintenant coulait sur son cou, sur la robe de ses attentes.

Et voici, ce fut de nouveau la valse en bas, la valse du premier soir, valse à la longue traîne, et elle avait le vertige, dansant avec son seigneur qui la tenait et la guidait, dansant et ignorant le monde et s'admirant, tournoyante, dans les hautes glaces s'admirant, élégante, émouvante, femme aimée, belle de son seigneur.

Mais ses pieds s'alourdissaient, et elle ne dansait plus, ne pouvait plus. Où étaient ses pieds ? Étaient-ils allés les premiers là-bas, l'attendaient-ils là-bas dans l'église en forme de montagne, l'église montagneuse où soufflait le vent noir ? Oh, quel appel, et la porte s'ouvrait. Oh, grande la porte, profond le noir et le vent soufflait hors de la porte, le vent froid du noir. Aimé, il faut mettre ton manteau.

Oh, maintenant un chant le long des cyprès, chant de ceux qui s'éloignent et ne regardent plus. Qui lui tenait les jambes ? Le raidissement montait, s'étendait avec un froid, et elle avait de la peine à respirer, et des gouttes étaient sur ses joues, et un goût dans sa bouche. N'oublie pas de venir, murmura-t-elle. Ce soir, neuf heures, murmura-t-elle, et elle saliva, eut un sourire stupide, voulut reculer la tête pour le regarder mais elle ne pouvait plus, et là-bas une faux était martelée. Alors, de la main, elle voulut le saluer, mais elle ne pouvait plus, sa main était partie. Attends-moi, lui disait-il de si loin. Voici venir mon divin roi, sourit-elle, et elle entra dans l'église montagneuse.

Explication linéaire 11

Prologue de *Gargantua*

N'avez-vous jamais débouché une bouteille ? Nom d'un chien ! Rappelez-vous la contenance que vous aviez. N'avez- vous jamais vu un chien qui rencontre un os à moelle ? Comme le dit Platon au livre II de *La République*, c'est la bête du monde la plus philosophe qui soit. Si vous l'avez vu, vous avez pu noter avec quel désir impatient il le guette, avec quel soin il le garde, avec quelle ferveur il le tient, avec quelle prudence il l'entame, avec quelle frénésie il le brise et avec quelle diligence il le suce. Qu'est-ce qui le pousse à agir de la sorte ? Qu'attend-il de son projet ? À quel bien prétend-il ? À rien de plus qu'un peu de moelle. Il est vrai que ce peu est plus délicieux que le beaucoup de toutes les autres choses, parce que la moelle est un aliment élaboré à la perfection par la nature, comme le dit Galien dans le troisième livre des *Facultés naturelles* et au onzième de *L'Usage des parties du corps*.

À l'exemple du chien, il vous convient d'être sages pour sentir, comprendre et apprécier ces beaux livres de grande valeur, légers à la poursuite et hardis à l'attaque. Puis, par une lecture attentive et une méditation soutenue, il vous faut rompre l'os et sucer la substantifique moelle, c'est-à-dire – ce que je comprends de ces symboles pythagoriciens – avec le ferme espoir de devenir avisés et courageux par cette lecture. Car vous y trouverez bien d'autres goûts et une doctrine plus absconse qui vous révélera de très hauts sacrements et des mystères horrifiques, qui concernent tant notre religion que l'état politique et la vie économique.

Explication linéaire 12

La deuxième éducation de Gargantua, chapitre 23

Pour mieux réussir, il l'introduisit dans les milieux de gens savants qui se trouvaient dans les environs ; par émulation se développèrent en lui l'esprit ainsi que le désir d'étudier autrement, tout en se mettant en valeur. Ensuite, Ponocrates le soumit à un tel rythme d'étude que Gargantua ne perdait pas une seule heure de la journée, mais qu'il consacrait tout son temps aux belles-lettres et à l'honnête savoir.

Gargantua s'éveillait donc vers quatre heures du matin. Pendant qu'on le frictionnait, quelqu'un lui lisait une page des Saintes Écritures, à voix haute et claire, avec la diction adéquate. À cette tâche était affecté un jeune page natif de Basché, du nom d'Anagnostes. Selon le thème de l'argument de cette leçon, souvent Gargantua se consacrait à révérer, adorer, prier et supplier le bon Dieu dont la lecture montrait la majesté et les jugements merveilleux.

Puis il se retirait aux lieux d'aisance pour se purger de ses excréments naturels. Là son précepteur lui répétait ce qui avait été lu et lui exposait les points les plus obscurs et difficiles. […]

Cela fait, Gargantua était habillé, peigné, coiffé, tiré à quatre épingles et parfumé. Pendant ce temps, on lui répétait les leçons du jour précédent. Lui-même les récitait par cœur et il y appliquait quelques cas pratiques, relatifs à l'être humain. Ils écoutaient parfois pendant deux ou trois heures au moins, mais d'ordinaire, ils cessaient lorsqu'il était complètement habillé.

Puis, pendant trois bonnes heures, on lui faisait la lecture. Cela fait, ils sortaient, tout en devisant sur le sujet de cette lecture. Ils se rendaient au Grand Bracque ou dans les prés, et ils jouaient à la balle, à la paume, à la pile en triangle, ils exerçaient avec élégance leur corps, comme ils avaient auparavant exercé leur esprit.

Tous leurs jeux ne se faisaient qu'en liberté car ils abandonnaient la partie quand il leur plaisait. En règle générale, ils cessaient lorsque leurs corps étaient en sueur ou que, pour une raison ou une autre, ils étaient las.

Explication linéaire 13

L'abbaye de Thélème, chapitre 57

Leur vie tout entière était organisée non par des lois, des statuts ou des règles, mais selon leur volonté et leur libre arbitre. Ils se levaient quand bon leur semblait. Ils buvaient, mangeaient, travaillaient, dormaient quand le désir leur en venait. Nul ne les éveillait, nul ne les forçait à boire, ni à manger, ni à faire quoi que ce soit. Ainsi l'avait établi Gargantua. Dans leur règlement, il ne se trouvait qu'une clause : Fais ce que tu voudras.

En effet, les gens libres, bien nés, bien éduqués, conversant dans des compagnies honnêtes, ont par nature un instinct, un aiguillon, qui les pousse toujours à agir vertueusement et les détourne du vice : ils l'appelaient l'honneur. Quand ils sont abaissés et asservis par des sujétions et des contraintes viles, ils détournent ce noble instinct, par lequel ils tendaient librement à la vertu, afin de dominer et contrecarrer ce joug de la servitude. En effet, nous entreprenons toujours des actions défendues et nous convoitons ce qui nous est interdit.

Grâce à cette liberté, les Thélémites entrèrent dans la louable émulation de faire tous ce qu'à un seul ils voyaient plaire. Si l'un ou l'une disait « buvons », tous buvaient. Si un autre disait « jouons », tous jouaient. Si un autre disait « allons-nous promener dans les champs », tous y allaient. [...]

Ils avaient été si noblement instruits qu'il n'y avait personne parmi eux, homme ou femme, qui ne sût lire, écrire, chanter, jouer d'instruments harmonieux, parler cinq ou six langues et composer avec celles-ci des chansons en vers aussi bien qu'en prose. […]

Quand le temps de quitter l'abbaye était venu pour l'un d'entre eux, soit à la demande de ses parents, soit pour d'autres raisons, il emmenait avec lui sa dame, celle qui l'avait pris pour son amoureux, et ils étaient mariés ensemble. Et s'ils avaient bien vécu à Thélème dans le dévouement et l'amitié, ils continuaient de la sorte, et encore mieux d'ailleurs, pendant leur mariage. Ainsi s'entraimaient-ils à la fin de leurs jours autant qu'au premier jour de leurs noces.

Explication linéaire 14

Candide, chapitre 3, extrait

Comment Candide se sauva d'entre les Bulgares, et ce qu'il devint.

Rien n'était si beau, si leste, si brillant, si bien ordonné que les deux armées. Les trompettes, les fifres, les hautbois, les tambours, les canons, formaient une harmonie telle qu'il n'y en eut jamais en enfer. Les canons renversèrent d'abord à peu près six mille hommes de chaque côté ; ensuite la mousqueterie ôta du meilleur des mondes environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la surface. La baïonnette fut aussi la raison suffisante de la mort de quelques milliers d'hommes. Le tout pouvait bien se monter à une trentaine de mille âmes. Candide, qui tremblait comme un philosophe, se cacha du mieux qu'il put pendant cette boucherie héroïque.

Enfin, tandis que les deux rois faisaient chanter des *Te Deum,* chacun dans son camp, il prit le parti d'aller raisonner ailleurs des effets et des causes. Il passa par-dessus des tas de morts et de mourants, et gagna d'abord un village voisin ; il était en cendres : c'était un village abare que les Bulgares avaient brûlé, selon les lois du droit public. Ici des vieillards criblés de coups regardaient mourir leurs femmes égorgées, qui tenaient leurs enfants à leurs mamelles sanglantes ; là des filles, éventrées après avoir assouvi les besoins naturels de quelques héros, rendaient les derniers soupirs ; d'autres, à demi brûlées, criaient qu'on achevât de leur donner la mort. Des cervelles étaient répandues sur la terre à côté de bras et de jambes coupés.

Candide s'enfuit au plus vite dans un autre village : il appartenait à des Bulgares, et les héros abares l'avaient traité de même. Candide, toujours marchant sur des membres palpitants ou à travers des ruines, arriva enfin hors du théâtre de la guerre, portant quelques petites provisions dans son bissac, et n'oubliant jamais M^{lle} Cunégonde.

Explication linéaire 15

Montaigne, *Essais*, II ; « Des livres », 10 (1580), traduit en français moderne par Guy de Pernon.

J'aimerais avoir une meilleure compréhension des choses, mais je ne veux pas en payer le prix. Ce que je veux, c'est passer tranquillement, et non laborieusement, ce qui me reste à vivre. Il n'est rien qui mérite que je me casse la tête, même pas la science, aussi importante qu'elle soit. Je ne cherche dans les livres qu'à y prendre le plaisir, par une honnête distraction. Et si j'étudie, ce n'est que pour y chercher la science qui traite de la connaissance de moi-même, et qui m'instruise à bien mourir et à bien vivre.

Voilà le but vers lequel doit courir mon cheval en sueur.

(Properce, Élégies amoureuses – Cynthia IV, 1, v. 70)

Si je rencontre des difficultés en lisant, je ne m'en ronge pas les ongles : je les laisse où elles sont, après les avoir attaquées une fois ou deux. Si je restais planté là, je m'y perdrais et j'y perdrais mon temps ; car j'ai un esprit primesautier, et ce que je ne vois pas du premier coup, je le vois encore moins si je m'y obstine. Je ne fais rien si ce n'est gaiement : l'obstination et la tension trop forte étourdissent mon jugement, le rendent malheureux, et finalement le lassent. Ma vue se brouille, et se perd. Il faut que je la porte ailleurs et que je l'y remette. (...)

Si tel livre m'ennuie, j'en prends un autre, et ne m'y replonge que dans les moments où l'ennui de ne rien faire me prend. Je ne suis pas très attiré par les livres récents, car ceux des Anciens me semblent plus pleins et plus solides, ni par ceux de Grecs, parce que mon jugement ne peut s'exercer vraiment quand ma compréhension demeure celle d'un enfant et d'un apprenti.

Parmi les livres simplement agréables, je trouve chez les modernes : le *Décaméron* de Boccace, Rabelais et les *Baisers* de Jean Second (si on peut les mettre dans cette catégorie) méritent qu'on y consacre un peu de temps. (...)

Je donne librement mon avis sur toutes choses, et même à l'occasion sur celles qui sont au-delà de ce que je sais, et sur lesquelles je ne prétends nullement avoir de l'autorité. Ce que je dis à leur propos, c'est pour montrer la largeur de mes vues, et non la mesure des choses.

Explication linéaire 16

Marivaux, *Les Fausses confidences*, Acte I, scène 14 (extrait)

Araminte. – N'importe, je veux le congédier. Est-ce que tu la connais, cette personne ?

Dubois. – J'ai l'honneur de la voir tous les jours ; c'est vous, Madame.

Araminte. – Moi, dis-tu !
Dubois. – Il vous adore ; il y a six mois qu'il n'en vit point, qu'il donnerait sa vie pour avoir le plaisir de vous contempler un instant. Vous avez dû voir qu'il a l'air enchanté, quand il vous parle.

Araminte. – Il y a bien en effet quelque petite chose qui m'a paru extraordinaire. Eh ! juste Ciel ! le pauvre garçon, de quoi s'avise-t-il ?

Dubois. – Vous ne croiriez pas jusqu'où va sa démence ; elle le ruine, elle lui coupe la gorge. Il est bien fait, d'une figure passable, bien élevé et de bonne famille ; mais il n'est pas riche ; et vous saurez qu'il n'a tenu qu'à lui d'épouser des femmes qui l'étaient, et de fort aimables, ma foi, qui offraient de lui faire sa fortune et qui auraient mérité qu'on la leur fît à elles-mêmes : il y en a une qui n'en saurait revenir, et qui le poursuit encore tous les jours ; je le sais, car je l'ai rencontrée.

Araminte, *avec négligence.* – Actuellement ?
Dubois. – Oui, Madame, actuellement, une grande brune très piquante, et qu'il fuit. Il n'y a pas moyen ; Monsieur refuse tout. Je les tromperais, me disait-il ; je ne puis les aimer, mon cœur est parti. Ce qu'il disait quelquefois la larme à l'œil ; car il sent bien son tort.
Araminte. – Cela est fâcheux ; mais où m'a-t-il vue, avant que de venir chez moi, Dubois ?
Dubois. – Hélas ! Madame, ce fut un jour que vous sortîtes de l'Opéra, qu'il perdit la raison ; c'était un vendredi, je m'en ressouviens ; oui, un vendredi ; il vous vit descendre l'escalier, à ce qu'il me raconta, et vous suivit jusqu'à votre carrosse ; il avait demandé votre nom, et je le trouvai qui était comme extasié ; il ne remuait plus.
Araminte. – Quelle aventure !
Dubois. – J'eus beau lui crier : Monsieur ! Point de nouvelles, il n'y avait personne au logis. À la fin, pourtant, il revint à lui avec un air égaré ; je le jetai dans une voiture, et nous retournâmes à la maison. J'espérais que cela se passerait, car je l'aimais : c'est le meilleur maître ! Point du tout, il n'y avait plus de ressource : ce bon sens, cet esprit jovial, cette humeur charmante, vous aviez tout expédié ; et dès le lendemain nous ne fîmes plus tous deux, lui, que rêver à vous, que vous aimer ; moi, d'épier depuis le matin jusqu'au soir où vous alliez.

Araminte. – Tu m'étonnes à un point ! ....

Explication linéaire 17

Marivaux, *Les Fausses confidences*, Acte II, scène 13 (extrait)

Araminte. – (...) je suis déterminée à épouser le Comte.

Dorante, *d'un ton ému*. – Déterminée, Madame !

Araminte. – Oui, tout à fait résolue. Le Comte croira que vous y avez contribué ; je le lui dirai même, et je vous garantis que vous resterez ici ; je vous le promets. *(À part.)* Il change de couleur.

Dorante. – Quelle différence pour moi, Madame !

Araminte, *d'un air délibéré*. – Il n'y en aura aucune, ne vous embarrassez pas, et écrivez le billet que je vais vous dicter ; il y a tout ce qu'il faut sur cette table.
Dorante. – Eh ! pour qui, Madame ?

Araminte. – Pour le Comte, qui est sorti d'ici extrêmement inquiet, et que je vais surprendre bien agréablement par le petit mot que vous allez lui écrire en mon nom. *(Dorante reste rêveur, et par distraction ne va point à la table.)* Hé bien ! vous n'allez pas à la table ? À quoi rêvez-vous ?

Dorante, *toujours distrait*. – Oui, Madame.
Araminte, *à part, pendant qu'il se place*. – Il ne sait ce qu'il fait ; voyons si cela continuera.
Dorante *cherche du papier*. – Ah ! Dubois m'a trompé !

Araminte *poursuit*. – Êtes-vous prêt à écrire ?

Dorante. – Madame, je ne trouve point de papier.

Araminte, *allant elle-même*. – Vous n'en trouvez point ! En voilà devant vous.
Dorante. – Il est vrai.
Araminte. – Écrivez. *Hâtez-vous de venir, Monsieur ; votre mariage est sûr...* Avez-vous écrit ?

Dorante. – Comment, Madame ?
Araminte. – Vous ne m'écoutez donc pas ? *Votre mariage est sûr ; Madame veut que je vous l'écrive, et vous attend pour vous le dire. (À part.)* Il souffre, mais il ne dit mot ; est-ce qu'il ne parlera pas ? *N'attribuez point cette résolution à la crainte que Madame pourrait avoir des suites d'un procès douteux.*

Dorante. – Je vous ai assuré que vous le gagneriez, Madame : douteux, il ne l'est point.

Araminte. – N'importe, achevez. *Non, Monsieur, je suis chargé de sa part de vous assurer que la seule justice qu'elle rend à votre mérite la détermine.*
Dorante. – Ciel ! je suis perdu. Mais, Madame, vous n'aviez aucune inclination pour lui.
Araminte. – Achevez, vous dis-je... *Qu'elle rend à votre mérite la détermine...* Je crois que la main vous tremble ! vous paraissez changé. Qu'est-ce que cela signifie ? Vous trouvez-vous mal ?
Dorante. – Je ne me trouve pas bien, Madame.

Explication linéaire 18

Marivaux, *Les Fausses confidences*, Acte III, scène 12 (extrait)

Araminte. – Il n'y a pas moyen, Dorante ; il faut se quitter. On sait que vous m'aimez, et on croirait que je n'en suis pas fâchée.

Dorante. – Hélas ! Madame, que je vais être à plaindre !

Araminte. – Ah ! allez, Dorante, chacun a ses chagrins.
Dorante. – J'ai tout perdu ! J'avais un portrait, et je ne l'ai plus.

Araminte. – À quoi vous sert de l'avoir ? vous savez peindre.

Dorante. – Je ne pourrai de longtemps m'en dédommager. D'ailleurs, celui-ci m'aurait été bien cher ! Il a été entre vos mains, Madame.
Araminte. – Mais vous n'êtes pas raisonnable.

Dorante. – Ah ! Madame, je vais être éloigné de vous. Vous serez assez vengée. N'ajoutez rien à ma douleur.

Araminte. – Vous donner mon portrait ! songez-vous que ce serait avouer que je vous aime ?

Dorante. – Que vous m'aimez, Madame ! Quelle idée ! qui pourrait se l'imaginer ?
Araminte, *d'un ton vif et naïf.* – Et voilà pourtant ce qui m'arrive.

Dorante, *se jetant à ses genoux.* – Je me meurs !
Araminte. – Je ne sais plus où je suis. Modérez votre joie : levez-vous, Dorante.
Dorante, *se lève, et tendrement*. – Je ne la mérite pas. Cette joie me transporte. Je ne la mérite pas, Madame. Vous allez me l'ôter, mais n'importe, il faut que vous soyez instruite.

Araminte, *étonnée*. – Comment ! que voulez-vous dire ?

Dorante. – Dans tout ce qui s'est passé chez vous, il n'y a rien de vrai que ma passion, qui est infinie, et que le portrait que j'ai fait. Tous les incidents qui sont arrivés partent de l'industrie d'un domestique qui savait mon amour, qui m'en plaint, qui par le charme de l'espérance du plaisir de vous voir, m'a pour ainsi dire forcé de consentir à son stratagème ; il voulait me faire valoir auprès de vous. Voilà, Madame, ce que mon respect, mon amour et mon caractère ne me permettent pas de vous cacher. J'aime encore mieux regretter votre tendresse que de la devoir à l'artifice qui me l'a acquise ; j'aime mieux votre haine que le remords d'avoir trompé ce que j'adore.

Araminte, *le regardant quelque temps sans parler*. – Si j'apprenais cela d'un autre que de vous, je vous haïrais sans doute ; mais l'aveu que vous m'en faites vous-même dans un moment comme celui-ci, change tout. Ce trait de sincérité me charme, me paraît incroyable, et vous êtes le plus honnête homme du monde. Après tout, puisque vous m'aimez véritablement, ce que vous avez fait pour gagner mon cœur n'est point blâmable : il est permis à un amant de chercher les moyens de plaire, et on doit lui pardonner lorsqu'il a réussi.

Explication linéaire 19

Racine, *Bajazet*, Acte IV, scène 3 (extrait)

ROXANE

(...) Voyez. Lisez vous-même.

Vous connaissez, Madame, et la lettre, et le seing.

ATALIDE

Du cruel Amurat je reconnais la main.

Elle lit.

« Avant que Babylone éprouvât ma puissance,

Je vous ai fait porter mes ordres absolus.

Je ne veux point douter de votre obéissance,

Et crois que maintenant Bajazet ne vit plus.

Je laisse sous mes lois Babylone asservie,

Et confirme en partant mon ordre souverain.

Vous, si vous avez soin de votre propre vie,

Ne vous montrez à moi que sa tête à la main. »

ROXANE

Hé bien ?

ATALIDE

Cache tes pleurs, malheureuse Atalide.

ROXANE

Que vous semble ?

ATALIDE

Il poursuit son dessein parricide.

Mais il pense proscrire un prince sans appui.

Il ne sait pas l'amour qui vous parle pour lui,

Que vous et Bajazet vous ne faites qu'une âme,

Que plutôt, s'il le faut, vous mourrez…

ROXANE

Moi, Madame ?

Je voudrais le sauver, je ne le puis haïr.

Mais…

ATALIDE

Quoi donc ? Qu'avez-vous résolu ?

ROXANE

D'obéir.

ATALIDE

D'obéir !

ROXANE

Et que faire en ce péril extrême ?

Il le faut.

ATALIDE

Quoi ! Ce prince aimable… qui vous aime

Verra finir ses jours qu'il vous a destinés !

ROXANE

Il le faut. Et déjà mes ordres sont donnés.

ATALIDE

Je me meurs.

ZATIME

Elle tombe, et ne vit plus qu'à peine.

ROXANE

Allez, conduisez-la dans la chambre prochaine.

Mais au moins observez ses regards, ses discours,

Tout ce qui convaincra leurs perfides amours.

Explication linéaire 20

Roblès, *Montserrat*, Acte III, scène 7 (extrait)

LA MÈRE. – Non ! Non ! Arrêtez ! arrêtez ! ne la tuez pas ! Il va parler (*au Père Coronil* :) Il est bon. Vous allez voir qu'il va parler ! (*À Izquierdo* :) Il dira tout ce que vous voudrez ! tout ! Attendez encore ! (*À Montserrat* :) N'est-ce pas que tu vas parler ! que tu ne veux pas qu'on tue Éléna, que tu ne veux pas qu'on me tue ! Dis-leur d'attendre ! Je t'en supplie ! (*Les tambours rouent plus vite. La mère se retourne vers Izquierdo*.) Vous pouvez dire aux soldats d'attendre ! Qu'ils attendent encore ! Comme vous êtes cruel, les hommes ! Comme il vous est facile de tuer ! Vous ne savez pas ! Vous ne savez pas !

IZQUIERDO, *à Montserrat*. - Montserrat ! Si tu parles...tu auras la vie sauve ! Dis un mot ! Lève la main, et j'arrête moi-même l'exécution ! Mais fais vite ! Bolivar aussi aura la vie sauve ! Il sera seulement déporté ! Vous serez tous les deux déportés en Afrique ! Je le prends sur moi ! J'obtiendrai de Son Excellence !...

LE PÈRE CORONIL. - Izquierdo !

IZQUIERDO, *il prend Montserrat au collet et le secoue brutalement*. – Mais parle donc, imbécile ! Dis un mot ! Ton silence est odieux ! On aimerait écraser à coups de talon cette tête où les mots s'enfoncent comme des balles dans la chair morte !

Décharge du peloton. Les tambours cessent. Izquierdo gifle Montserrat à la volée. Puis il le lâche et revient au milieu de la scène.

LA MÈRE, *folle de désespoir.* – Maudits ! maudits ! Je vous maudis tous ! Dieu aussi vous maudira ! Assassins d'enfants ! lâches ! lâches ! Cent fois lâches ! (*Elle s'abat sur la table en hurlant. Le Père Coronil s'est penché vers elle, il lui parle à voix basse tandis qu'elle est secouée de sanglots*.)

IZQUIERDO, *exaspéré*. – Débarrassez-moi de cette folle ! Emmenez-la ! Dépêchez-vous ! (*À Montserrat* :) Elle ne t'attendrira plus n'est-ce pas ? Inutile de perdre du temps ! C'est fini ! (*Aux soldats* :) Faites vite et sortez tous ! Allez-vous-en ! tous ! tous !

LA MÈRE, *elle résiste aux soldats en hurlant.* – Non ! non ! Je ne veux pas ! Ne me tuez pas ! Ne me tuez pas ! J'ai deux enfants ! Deux petits enfants ! Non ! je ne veux pas !

Le Père Coronil sort avec elle. Moralès les suit. Il dit aux soldats : « Vous deux, veillez derrière la porte ! »